



Réception de Roland Beyen

DISCOURS DE ROLAND BEYEN
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 18 JUIN 1994

Monsieur,

Si vous aviez succombé à la tentation de m'appeler « Votre Sainteté », j'aurais dû vous appeler « Mon cher fidèle » puisque trente ans avant mon élection comme « Pape des ghelderodiens » vous étiez déjà un ghelderodien distingué : je me souviens que la première étude sérieuse que j'aie lue sur le père de *Mademoiselle Jaire*, en 1962, s'intitulait *L'œuvre et les thèmes de Michel de Ghelderode*. Elle était signée Raymond Trousson. En 1976, vous m'avez déjà « chicané » sur mon manque d'enthousiasme pour la pensée discursive de Ghelderode, mais permettez-moi d'être à mon tour malicieux et de vous rappeler amicalement que neuf ans plus tôt, en 1967, vous aviez affirmé vous-même dans la *Revue de littérature comparée* que l'œuvre de Ghelderode « déçoit en effet ceux qui y cherchent une pensée solide, structurée, originale », que « souvent Ghelderode donne et se donne l'illusion de penser », que « son indigence est réelle sur le plan des idées ». Mais trêve de chicanes : vous avez brillamment organisé à l'ULB, en 1982, le deuxième colloque international Michel de Ghelderode et vous avez dirigé avec beaucoup d'autorité à Cluj, en 1992, le débat passionné que nous y avons tenu devant les caméras de la télévision roumaine. Permettez-moi donc de vous dire, Monsieur, que je suis d'autant plus sensible à vos paroles élogieuses, qu'elles émanent d'un des membres les plus éminents de la compagnie prestigieuse qui m'accueille aujourd'hui : vous n'êtes pas seulement un comparatiste renommé dont les études de thèmes font autorité, vous êtes un des meilleurs connaisseurs des lettres

françaises de Belgique et un spécialiste mondial du Siècle des Lumières, plus particulièrement de Rousseau. Mais je m'arrête, car ce n'est pas votre éloge que je dois prononcer.

Mesdames, Messieurs,

Avant de rappeler le souvenir de Pierre Ruelle, je voudrais vous dire combien je suis ému, en ce moment, en pensant à tous ceux qui m'ont conduit du chalutier de mon père et de la poissonnerie de ma mère à cette Académie de meilleure odeur.

Je pense tout d'abord à mon regretté maître et père spirituel Joseph Hanse, qui m'a initié par son *Dictionnaire* aux difficultés de la langue française et par ses cours aux richesses des lettres françaises de Belgique ; qui m'a accordé la faveur de consacrer ma thèse à Ghelderode, en me laissant toute liberté, se contentant de me donner le conseil de ne pas écrire pour une douzaine de spécialistes mais pour le plus grand nombre possible, ce qui m'a valu la chance de voir ma thèse devenir rapidement — la formule est de Marcel Thiry — « le best-seller de l'Académie ».

D'autres personnes m'ont conduit à ce fauteuil : tout d'abord mes frères et soeur (qui, n'en déplaise à *Paris-Match* de cette semaine, n'ont jamais été dix-sept mais quatre : ce n'est pas moi mais ma mère qui était le 16^e des 18 enfants d'un pêcheur de Nieupoort et ce n'était pas ma mère mais ma grand-mère qui a voulu faire de moi un missionnaire) ; après mes frères et soeur, il y eut certains de mes professeurs, certains collègues, certains étudiants, mes amis surtout (que je suis heureux de voir si nombreux), mes enfants Gil, Sophie, Cloti et Marnix qui, tous les quatre, ont collaboré à un moment donné, à défaut d'aide officielle, à la réalisation de mes ouvrages. Je voudrais surtout remercier Zeef, qui n'est pas seulement la mère de ces enfants charnels mais également la mère de mes enfants spirituels puisqu'elle a dactylographié, corrigé et collationné au moins trois fois chacune des quelque trois mille pages que j'ai publiées en français, ainsi que la cinquantaine d'articles que j'ai fait paraître en néerlandais avant de me concentrer sur Ghelderode.

Je voudrais également remercier celui-ci, car il n'est pas sûr que sans lui je me serais un jour retrouvé dans cette Académie dont il aurait tellement voulu faire

partie, au point même de rédiger, quelques jours avant l'élection du 8 janvier 1952, une note étrangement opportuniste, précisant qu'il était « depuis le début de sa carrière (1916) un écrivain de langue française, qui ne lit ni écrit la langue flamande » et, quelques jours après l'échec de sa candidature, un commentaire tellement scatologique que je n'aurai pas le mauvais goût de le lire ici, mais je le publierai dans le tome VII de sa *Correspondance*.

Mesdames, Messieurs, Raymond Trousson vous a dit que j'aime les gageures. Il ne vous a pas dit que, de toutes celles qu'on m'ait jamais proposées, le discours que vous attendez de moi m'a paru longtemps une des plus difficiles à tenir.

L'Académie royale de langue et de littérature françaises n'est pas une académie comme les autres. Elle fut, dès sa création en 1920, plus originale, plus ouverte, moins académique. Le 16 février 1921, lors de la séance d'inauguration, le ministre Jules Destrée donna les instructions suivantes aux quatorze premiers membres nommés par le Roi Albert : « Il vous faudra », disait-il, « garder la méfiance de l'esprit académique, et de l'art officiel. À ceux qui viendront vers vous vous ne demanderez pas si leurs tendances sont favorables au pouvoir, vous ne demanderez pas que leur esthétique concorde avec la vôtre, vous ne leur demanderez que du talent. La loi du mimétisme est une loi pour insectes ; elle ne s'applique pas aux artistes. Il est, au contraire, dans leur nature de ne pas être « conformes » ; et souvent, ils ne s'affirment qu'en réaction, contre leur milieu ».

Mes chers Confrères,

En m'offrant de succéder à Pierre Ruelle, vous avez manifestement voulu appliquer à la lettre ces instructions. Pour remplacer un savant médiéviste, un dialectologue réputé, un professeur charismatique de l'Université libre de Bruxelles, un franc-maçon convaincu, « un des maîtres à penser » (selon *Wallonie française*) du Mouvement pour le Retour à la France, vous avez fait appel à un banal « vingtiémiste », ignorant tout du dialecte picard, professeur pas très orthodoxe à la Katholieke Universiteit Leuven, très attaché à la France et à la langue française mais sans pousser cet amour jusqu'au « rattachisme ». Après un moment de perplexité, j'ai relevé le défi, et je ne l'ai pas regretté, car j'ai découvert en Pierre Ruelle un homme de science admirable et un homme de chair charmant,

modeste, timide, franc, courageux, généreux, chaleureux et même passionné sous des apparences de froideur, infiniment moins monolithique que je ne l'avais imaginé.

Mesdames, Messieurs,

C'est un singulier examen d'entrée que ce discours de réception où je dois parler de mon prédécesseur, que j'ai à peine connu, à ses proches, à ses meilleurs amis, à ses collègues, à ses étudiants, à ses consœurs et à ses confrères. Il est vrai que plusieurs de ces personnes m'ont beaucoup aidé par leurs témoignages, notamment Jean Tordeur, Willy Bal, Marc Wilmet, Georges Sion, Roland Mortier, Reine Mantou, Jacques Detemmerman, André Williot Parmentier, ou en me prêtant, comme Madame Ruelle et Charles Bertin, de précieux documents audiovisuels qui m'ont permis de rédiger ce discours en écoutant la voix un peu rocailleuse, roulant voluptueusement les « r » de Pierre Ruelle et en regardant de temps à autre son visage, plus « photogénique » qu'il ne le prétend dans la cassette vidéo réalisée ici même et chez lui à Mons par son ami Alain Mauchard quelques mois avant sa mort. Ce document, intitulé *Le Grand Pierre, du Cul du qu'vau à l'Académie*, commence par un extrait d'une lettre du 26 mars 1992 où Ruelle écrit à Mauchard : « Je me demande de plus en plus si ce que je pourrai dire présente beaucoup d'intérêt. Je ne m'étonne pas beaucoup plus d'être ce que je suis qu'un nègre d'être noir ou un Chinois d'avoir les yeux bridés. Pourquoi d'autres trouveraient-ils cela intéressant ? » Pourquoi ? C'est ce que j'essaierai de vous dire, en utilisant ces documents, ainsi que les nombreux discours et communications où Pierre Ruelle, habituellement si réservé, évoque son enfance, son rôle dans la Résistance, son œuvre scientifique, son expérience de patoisant, ses rêves politiques.

Pierre Ruelle est né à Pâturages, près de Mons, le 10 avril 1911, dans un coron de houilleurs situé à deux cents mètres de « la Boule », un des quatre charbonnages qui étaient encore en activité autour de sa maison natale. Il était le quatrième et dernier enfant d'un cordonnier, dont le père avait travaillé au fond de la mine à partir de l'âge de neuf ans. En famille et avec les voisins, Pierre ne parlait que le borain. Le contact avec la langue française à l'école du village constitua pour lui

une véritable « révélation » et lui inspira le désir de devenir instituteur. En juin 1930, il quitta l'École Normale Primaire de Mons nanti du diplôme nécessaire et deux mois plus tard il se trouva dans une des écoles de Pâturages, celle du hameau « le Cul du qu'eau », devant une classe de... cinquante-six enfants. Trois ans plus tard, en 1933, il épousa Marguerite De Jonge, jeune Flamande dont il avait fait la connaissance à Paris en 1929, à la gare de Lyon : l'Union belge pour la Société des Nations avait organisé entre les élèves des écoles normales un concours de dissertation dont la récompense était un séjour à Genève et dont Pierre était un des cinq lauréats francophones, Marguerite un des cinq lauréats néerlandophones. Sans cette rencontre si typiquement belge, Marguerite De Jonge aurait étudié la philologie germanique à l'Université de Gand, plutôt que de devenir en 1935 professeur de gymnastique au Lycée Marguerite Bervoets de Mons, trois mois après avoir donné le jour à David Ruelle (Fillastré physicien, Membre de l'Institut, promu récemment, le 18 mars 1994, docteur honoris causa de l'Université de Mons-Hainaut). C'est à l'époque de cette première naissance que Pierre commença à se fatiguer de ses élèves, dont les cinquante paires de sabots lui « cassaient le système nerveux ». Dans l'espoir d'échapper un jour à cette musique cacophonique, il s'inscrivit à l'École Normale Moyenne de Nivelles et y décrocha le 23 juillet 1937, sans assister aux cours, le diplôme de régent littéraire.

Mobilisé en 1939, il était sergent dans une compagnie flamande — flamande parce que, comme instituteur, il était censé connaître le néerlandais — lorsque, vers le 20 mai 1940, il fut fait prisonnier à Gand. En décembre, il fut libéré, avec les Flamands de sa compagnie. Pour occuper ses loisirs, il « se bourra » de grec et de latin et en juin 1942 le Jury central lui accorda le certificat d'humanités anciennes donnant accès à l'université. Dans l'attente de la fin de la guerre, il entra dans la Résistance et devint rapidement « responsable du Front de l'Indépendance pour Mons et environs », puis corédacteur du journal clandestin *L'Alouette*, dont on peut consulter chez son épouse les vingt-huit numéros stencilés, datés du 1^{er} août 1943 au 11 septembre 1944. Dans ses souvenirs de la Résistance publiés en mai 1990 dans *La Revue générale*, il évoque cet épisode sans le moindre triomphalisme. À la question de savoir pourquoi il a pris part à la Résistance, il répond simplement : « Ce n'était pas *pour* l'Honneur, la Patrie, la Gloire, pas même, expressément, pour la Liberté, notions abstraites, mais *contre* l'abus de la force, la

méchanceté, le mensonge, la cruauté, dont, chaque jour, nous avons des exemples sous les yeux. »

La fin de la guerre sonna le glas, provisoirement, de l'homme d'action. Pierre Ruelle — alors âgé de trente-trois ans — s'inscrit à l'ULB et, tout en continuant à enseigner à l'École Normale Primaire de Mons et, à partir de 1947, à l'École Normale Secondaire, il suit à Bruxelles, dans la mesure du possible, les cours de philologie romane. En 1948, il obtient le diplôme de licencié avec un mémoire sur *Le Vocabulaire professionnel du Houilleur borain* qui sera publié en 1953 par l'Académie royale de langue et de littérature françaises. Cet ouvrage est d'autant plus précieux que sa rédaction serait aujourd'hui totalement impossible en raison de la fermeture en 1976 des derniers charbonnages du Borinage et du dépérissement du patois borain. L'auteur avoue dans son introduction que son classement alphabétique rend son livre quelque peu « rébarbatif », mais que la rigueur méthodologique lui est plus chère que le plaisir du lecteur : « Le classement par « centres d'intérêt », écrit-il, aurait peut-être donné plus d'attrait à l'ouvrage, la lecture en aurait peut-être été rendue plus aisée au profane, mais la philologie y eût perdu quelque chose à supposer que le pittoresque y eût gagné. » Cette phrase préfigure toute l'œuvre scientifique de Pierre Ruelle.

Sans abandonner son enseignement à l'École Normale Moyenne de Mons et, à partir de 1954, à l'Institut supérieur de commerce Warocqué, le jeune chercheur se lance dans l'aventure de la thèse de doctorat, mais, plutôt que d'exploiter le succès de son mémoire ou de s'atteler à un sujet à la mode, il accepte humblement, à la demande de son « maître » Julia Bastin, de procurer une nouvelle édition critique de la chanson de geste *Huon de Bordeaux*, dont la dernière édition, vieille de cent ans, est épuisée et dépassée. Ce « labeur », ingrat mais utile comme tous les travaux qui suivront, touche à son terme en 1958. Quelques mois plus tard, le jeune docteur est nommé chargé de cours à l'ULB, qui le nommera professeur extraordinaire en 1960 et professeur ordinaire en 1963, ce qu'il restera jusqu'à l'âge de l'émérite qu'il atteindra en 1981, après cinquante et un ans — plus d'un demi-siècle — d'enseignement.

À l'ULB, Pierre Ruelle est titulaire des cours de grammaire historique du français et d'ancien français, cours difficiles et réputés ingrats que, selon le témoignage de ses anciens étudiants, le nouveau professeur, très méticuleux, armé

de fiches et vite fâché, grand et beau mais un tantinet misogyne et sans pitié pour qui ne partage pas son ardeur au travail, ne s'efforce guère de rendre plus attrayants.

En 1960, il décide de se consacrer exclusivement, au prix de douloureux sacrifices, à sa carrière scientifique et publie *Huon de Bordeaux*, la première d'une douzaine d'éditions critiques de textes médiévaux saluées toutes par les spécialistes comme « excellentes », « impeccables », « exemplaires ». Plusieurs de ces livres n'ont rien à voir avec la littérature : *Actes d'intérêt privé de 1316 à 1433* (1962), *Trente et un chirographes tournaisiens 1282-1366* (1962), *L'Ornement des dames* (1967), *Chartes en langue française antérieures à 1271 conservées dans la province de Hainaut* (1984). Les autres, à part *Huon de Bordeaux*, sont plutôt historiques, didactiques, religieux, moraux et moralisateurs que proprement littéraires : *Les Congés d'Arras de Jean Bodel, Baude Fastoul, Adam de la Halle* (1965), *Les dits du Clerc de Vaudoy* (1969), *Le Besant de Dieu de Guillaume le clerc de Normandie* (1973), *L'Esopo de Julien Macho* (1982), *Le Dialogue des créatures. Traduction par Colart Mansion (1482) du Dialogus creaturarum* (1985), *Les Apologues de Guillaume Tardif et les Facetiae morales de Laurent Valla* (1986), *Les fables du Speculum historiale* (sous presse). Lorsqu'on lit ces textes, même ceux qui répondent le mieux à la notion moderne de « littérature », on constate que leur éditeur s'attache en premier lieu à la langue, comme le confirment l'abondance et la précision de ses glossaires et de ses notes philologiques, en second lieu à l'histoire. En 1992, il confia d'ailleurs à Alain Mauchard : « Ce qui m'intéresse, ce n'est même pas, pour dire les choses telles qu'elles sont, ce n'est même pas la littérature. Ce qui m'intéresse, c'est l'histoire des hommes dans leur vie profonde, dans leur vie intérieure. Au fond, c'est l'histoire des sensibilités. Et presque tous les travaux que j'avais faits appartiennent à ce domaine-là. »

Pierre Ruelle oubliait seulement, en 1992, qu'il était toujours resté fidèle à la dialectologie et que la connaissance approfondie du vieux picard l'avait beaucoup aidé à établir et à interpréter correctement ses textes médiévaux. En 1970, dix-sept ans après *Le Vocabulaire professionnel du Houilleur borain*, il avait publié *Les noms des veines de charbon dans le Borinage (XV^e-XX^e S.)*, suivi d'une série de notes savantes sur le lexique, les proverbes et les jurons borains et, entre 1979 et 1992, de cinq brochures intitulées *Dites-moi, d'où viennent donc ces mots borains ?* où il avait

rassemblé une centaine d'articles parus entre septembre 1974 et avril 1992 dans *Echos*, dans *La Pensée Wallonne* et dans le *Journal de Quaregnon*. Ces fascicules prouvent que le savant professeur n'a jamais dédaigné prêter sa plume alerte à des journaux locaux et qu'il excellait à mettre sa grande érudition à la portée d'un public de non-spécialistes, d'ailleurs friand de ces chroniques inspirées par la curiosité linguistique et la nostalgie de l'enfance.

Pierre Ruelle ne s'est pas contenté de vulgariser ses connaissances du borain : il a écrit et enregistré en patois de Pâturages six contes insolites, dont les quatre premiers, accompagnés de la traduction française, ont été publiés en 1990 dans le tome 7 de *Tradition wallonne*, la revue du Conseil supérieur d'Ethnologie. Il est à la fois amusant et émouvant d'écouter les cassettes artisanales où Pierre Ruelle lit ces espèces de fables, avec beaucoup de talent, chantant, imitant les hurlements lugubres du loup-garou, sifflant la finale de la neuvième de Beethoven pour prouver que son héros, qui lui ressemble beaucoup, n'a pas peur. Il est dommage que notre dialectologue n'ait écrit que ces six contes, mais il ne faisait grand cas, paradoxalement, ni de la littérature dialectale ni même, ce qui est plus surprenant encore, des dialectes et des patois. Willy Bal a rappelé en 1975, dans le brillant discours qu'il prononça ici même pour accueillir Pierre Ruelle, combien il avait été attristé en 1967, à la Biennale de la langue française de Québec, par la communication *Le français et les patoisants* dans laquelle son ami borain défendait la thèse que, plutôt que de lutter pour la survie des patois, il valait mieux s'efforcer d'améliorer la qualité du français.

Pierre Ruelle est revenu à plusieurs reprises, tout en la durcissant, sur cette thèse de 1967, notamment dans la communication qu'il fit à Louvain-la-Neuve le 18 février 1989, dans le cadre du colloque sur « La Wallonie de demain ». Dans cette communication intitulée *Langue française et francophonie, un atout pour la Wallonie*, il s'en prend sévèrement au mouvement pour l'enseignement du wallon à l'école, qu'il taxe d'« aberration » parce que le wallon n'est qu'un des dialectes parlés en Wallonie, fragmenté d'ailleurs en plusieurs sous-dialectes : « L'idée de l'homogénéité du wallon, explique-t-il, est une illusion liégeoise, mais — il faut y insister — c'est une illusion de non-spécialistes, due au fait que le wallon liégeois constitue un groupe compact qui déborde largement de la ville de Liège et de sa banlieue. Elle est, d'autre part, renforcée par le souvenir, qui émeut les Liégeois

mais laisse les autres assez indifférents, de ce que fut la principauté de Liège. Il s'en faut de beaucoup que Liège et son ancien territoire soient toute la Wallonie. »

Trois ans après cette communication, Pierre Ruelle revint dans le petit film d'Alain Mauchard sur le sens de ses recherches dialectologiques : « Je pense qu'il faut parler à l'heure actuelle d'archéologie linguistique. Ce qu'il faut conserver des dialectes, ce n'est pas leur usage, c'est tout ce qu'ils peuvent nous apporter pour la connaissance d'eux-mêmes, bien entendu, pour la connaissance du français, pour la grammaire comparée, la linguistique comparée des divers dialectes parlés dans le Nord de la Gaule puisque c'est là que nous sommes. Mais il faut les conserver dans des glossaires, des dictionnaires, des grammaires, des études de toutes les sortes. Mais vouloir apprendre à des enfants un dialecte que leurs parents eux-mêmes ne parlent plus, je n'en vois pas l'intérêt. (...) Si ce n'est encombrer la mémoire de ce qui est devenu un fatras inutile. » Suit un vibrant éloge de la langue française, dont voici le début : « Le français répond à tous les besoins intellectuels, scientifiques et moraux d'un être humain. C'est une grande chance que d'avoir comme langue maternelle une belle langue, une grande langue, une langue universelle comme le français. J'en dirais autant de l'anglais, j'en dirais autant du russe. Mais je n'en dirais pas autant, pourquoi ne pas aller jusqu'au fond de sa pensée, je n'en dirais pas autant du néerlandais ou du flamand, ni du breton d'ailleurs, ni du provençal. »

Cet éloge du français est émouvant, même si l'on se demande si Pierre Ruelle l'aurait fait dans les mêmes termes, aux dépens d'autres langues et notamment de la langue néerlandaise, s'il avait mieux connu celle-ci. La langue néerlandaise, si on la connaît vraiment bien, est aussi « belle » que le français, aussi apte à exprimer toutes les nuances de l'esprit et du cœur, aussi capable d'inspirer de grands poètes, Guido Gezelle ou Hugo Claus par exemple, qui ne sont nullement inférieurs à ceux que semble préférer Pierre Ruelle : Lamartine, Victor Hugo, Leconte de Lisle, Péguy.

L'amour passion de Pierre Ruelle pour le français faisait partie de son amour mythique, voire mystique de la France, qui lui inspira en 1987 un petit livre controversable, *Un certain amour de la France*, dont les premières lignes sont on ne peut plus significatives : « Ce petit livre est un livre naïf. Celui qui l'a écrit n'est ni philosophe ni sociologue. Il a aimé des êtres de chair et de sang. Il a aimé la

Justice, la Vérité, la Sagesse et la Beauté. Il n'a rien aimé si longuement et avec tant de constance que la France. Bien qu'il ait un esprit peu religieux, il ne manque pas de sens du sacré et il dirait volontiers, comme le général de Gaulle, *Notre-Dame la France*. » Cet amour de la France remonte à l'âge de douze ans, lorsque Pierre et son ami Jean firent pour la première fois le bref trajet qui séparait leur village natal de la frontière française et lorsque, foulant enfin le sol du « pays de Victor Hugo et de Lamartine », ils déclarèrent, « transportés d'une sorte d'ardeur mystique » : « Nous sommes chez nous. » Dix-sept ans plus tard, le 14 juin 1940, lorsqu'il apprit au camp d'Altengrabow que l'armée allemande venait d'entrer dans Paris, Pierre « pleur(a) à gros sanglots, comme il ne l'avait plus fait depuis son enfance, comme il ne le fera plus que lorsqu'il perdra un de ses fils, des années plus tard » (son fils Claude, mort en 1949, à l'âge de onze ans, des suites d'une appendicite).

Cet amour de la France, si passionné soit-il, n'est pourtant pas aveugle. Pierre Ruelle dénonce, par exemple, le « sentiment de supériorité qu'affichent trop souvent trop de Français hexagonaux, (...) supériorité illusoire (qui) se double souvent, en ce qui concerne les « Belges », d'une ignorance stupéfiante » illustrée par des « histoires belges (...) d'une vulgarité affligeante ». Pierre Ruelle critique la façon dont les Français massacrent leur belle langue, notamment à la télévision. Mais l'idée maîtresse du livre figure à la dernière page du dernier chapitre, intitulé *L'union* : « La seule chance de survie de la Wallonie, c'est l'union avec la France. »

Pour savoir comment Pierre Ruelle concevait concrètement cette union et, par voie de conséquence, le sort de Bruxelles et de la royauté, il faut lire l'intervention intitulée *Notre identité française* qu'il fit à Lille le 30 novembre 1991, lors du premier congrès du « Mouvement wallon pour le Retour à la France », dont il avait été un des fondateurs en 1986. Mais, plutôt que de résumer cette intervention ahurissante, qui figure dans les *Actes* du colloque, ou de puiser dans les trois allocutions publiées partiellement, très édulcorées, dans *Un certain amour de la France*, je préfère citer les paroles essentielles du discours, reproduit intégralement dans *Wallonie française* en mars 1993, que Pierre Ruelle prononça à Jemappes, en sa qualité de président d'honneur du « Souvenir français », le 7 novembre 1992, à l'occasion de la commémoration du bicentenaire de la bataille

qui, pour une vingtaine d'années, rendit « nos provinces » à la France, « leur patrie ».

Devant les changements politiques qui se préparent à ce moment en Belgique, l'orateur détaille, tout en les fustigeant, différents groupes de politiciens qui sont en train d'élucubrer des solutions : « Tirés de leur belgeoise léthargie par la volonté d'indépendance des Flamands, les uns imaginent une Belgique dans une association dont ils sont bien incapables de définir les modalités. Ils disputent longuement et obscurément sur le fédéralisme et le confédéralisme, sans pouvoir se faire comprendre et sans se comprendre eux-mêmes. D'autres appellent de leurs vœux une Wallonie indépendante dont ils refusent de préciser l'identité, faisant abstraction d'un million de Bruxellois francophones à 85 %, ignorant le problème des communes à facilités. D'autres voient dans la Wallonie une région d'Europe distincte de la France et opposée à elle de vingt manières. Certains, qui devraient savoir de quoi ils parlent mais n'ont garde de préciser les voies et moyens de leur désir, souhaitent une Wallonie unie par une langue que l'on forgerait de toutes pièces avec des matériaux puisés à Liège, à Namur, à Charleroi et sans doute aussi dans le Hainaut picard et la partie lorraine du Luxembourg. Cette caricature deviendrait langue officielle et le français pourrait n'être plus qu'une seconde langue. »

Toutes ces solutions, qui « sont un défi au bon sens », Pierre Ruelle les rejette vigoureusement, pour leur opposer la seule issue valable à ses yeux : « Ces Belges prolongés, ces fédéralistes, ces confédéralistes, ces indépendantistes myopes, ces Wallons wallonisants, qu'ont-ils de commun ? (...) Ils ne sont pas tous pour la même idée, ils n'ont pas tous en vue le même but : ils sont tous contre une seule et même chose. La chose dont ils ont peur, car elle bousculerait leurs habitudes, les obligerait à voir au-delà de leur canton ou de leur province, les jetterait tout frileux dans le vent d'une aventure dont ils redoutent encore plus la nouveauté que les risques, c'est le retour de la Wallonie à la France. »

Avant de conclure, Pierre Ruelle s'en prend particulièrement aux défenseurs de la « culture wallonne » qui, selon lui, n'existe pas. En 1989, à Louvain-la-Neuve, il s'était déjà distancié du *Manifeste pour la culture wallonne* de 1983 et de la branche wallonne de l'« Association pour la défense des langues et des cultures menacées ». Le 19 mars 1990 il avait même présenté à José Happart sa démission du

mouvement « Wallonie - Région d'Europe » dont il avait été un des fondateurs en 1986 mais dont il condamnait à présent « les tendances antifrançaises (...) devenues évidentes », ainsi que l'erreur de défendre, contre la France, les « fantômes » de la langue et de la culture wallonnes.

Et voici la conclusion du discours de Jemappes : « L'avenir de la Wallonie va se jouer dans les années et, peut-être, dans les mois qui viennent. Le moment est venu de lever tous les voiles, de dénoncer toutes les hypocrisies, de voir enfin, pour la première fois depuis longtemps, les réalités en face, de nous reconnaître pour ce que nous sommes, des Français. Il faudra nous y employer sans plus attendre. À nous d'éclairer les Wallons, et, d'aventure, aussi les Français de la République, sur les données d'un problème simple que tant d'hommes aveugles ou intéressés se sont évertués à obscurcir. Il n'y a pas de cours naturel au long fleuve de l'Histoire. L'Histoire coule dans le lit que les hommes lui creusent. C'est à nous de vouloir et d'agir afin que, de part et d'autre d'une frontière irréaliste et absurde, les Français soient enfin réunis et que, du sud au nord, d'un même effort, ils fassent en sorte que, plus grande, plus heureuse et plus belle, vive la France. »

Ce sont là, Mesdames, Messieurs, les dernières paroles prononcées publiquement par Pierre Ruelle, deux semaines avant les premières manifestations de l'implacable maladie qui allait l'emporter le 14 janvier 1993, à l'âge de quatre-vingt-un ans, alors qu'il travaillait à l'édition critique de textes latins et de leurs traductions françaises connus sous le nom *d'Ars moriendi*, *d'Art de (bien) mourir* (que sa disciple Reine Mantou est en train d'achever). On a beau ne pas partager les idées « rattachistes » ou « réunionistes » de Pierre Ruelle, on a beau penser que la Belgique serait un pays fascinant si ses communautés apprenaient à se connaître et unissaient leurs efforts comme dans l'admirable « *kunstenFESTIVALdesArts* » qui vient de se terminer à Bruxelles, on ne peut rester indifférent à l'idéalisme et à la combativité dont Pierre Ruelle, ce grand philologue engagé mais terriblement solitaire, a fait preuve jusqu'au bout de son éblouissant parcours. Dans une communication prononcée ici même le 11 décembre 1982, il avait proposé du philologue la définition suivante : « Le philologue est simplement un serviteur éclairé, vigilant, intègre et modeste de la Pensée. Par lui, elle apparaît telle qu'elle est, telle que devrait être la Vérité, nue. » Si le portrait que je viens d'esquisser de Pierre Ruelle est forcément incomplet, j'ose néanmoins espérer avoir réussi à

mettre en lumière les lignes de force et la grande originalité de *sa* pensée et de *sa* vérité.

Copyright © 1994 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Réception de Roland Beyen. Séance publique du 18 juin 1994. Discours de Roland Beyen [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1994. Disponible sur :
< www.arllfb.be >